

reux

amenée à disparaître. Autour de nous, le mouvement est lié à la présence de la vie. Ainsi raisonne notre cerveau : notre subconscient se projette non seulement face à des objets en mouvement, mais également devant un chatbot ou tout ce qui imite le comportement humain. Nous reconnaissons ces éléments comme des signaux, des sons. La science a démontré que ce fonctionnement s'acquiert dès notre enfance. Ce comportement est profondément enraciné en nous et il perdurera.

Quand ils seront plus répandus dans les foyers, les gens vont accumuler suffisamment d'informations permettant d'appréhender les contributions positives du robot domestique

”

Les robots mourront. Pourrait-on envisager que l'on divorce de son robot, ou qu'on l'abandonne dans le caniveau à cause d'une mise à jour de son logiciel ?

Oui, probablement. Les relations peuvent, de toute façon, prendre fin. Nous développerons de vrais liens avec les robots, qu'il s'agisse de relations humaines, de relations humains-animaux domestiques ou de nouvelles relations. Elles pourront prendre fin de différentes manières : par la mort, ou comme quand on décide de rompre une relation. Un tas de situations sont envisageables. On peut facilement concevoir que des relations affectives vont naître avec des entités artificielles. Or, rares sont ceux qui le comprennent.

Le vrai potentiel de la technologie réside dans le fait qu'elle est un outil qui doit compléter d'autres aptitudes de l'être humain, sans servir uniquement à les remplacer

”

Les personnes ne comprennent pas que ces liens peuvent aussi s'infiltrer dans l'interaction avec une machine.

Exactement. Certaines histoires témoignent déjà de relations amoureuses entre des humains et leur chatbot. Beaucoup ne se sentent pas concernés et pensent que ces personnes sont déprimées et isolées. On est tous susceptibles d'établir des relations avec des machines, a fortiori dès lors qu'elles deviendront plus attrayantes et plus accessibles. Cette évolution

doit vraiment être prise au sérieux au lieu de tourner en ridicule ceux qui tombent amoureux d'un robot. On va tous expérimenter cette situation.

N'est-il pas surprenant que la machine dont on s'entiche soit un simple écran ?

Pas vraiment. Des personnes se sont même confiées aux chatbots les plus rudimentaires, tout comme elles l'ont fait avec Eliza, qui a été mis au point dans les années 1970 par le MIT. Nous sommes vraiment naïfs face à tout ce qui émet des signaux que nous reconnaissons, même quand il ne s'agit que d'un simple écran. J'adore les robots physiques : ils ajoutent une couche de la profondeur qui renforce leur pouvoir d'attraction.

En revanche, vous détestez les robots humanoïdes.

Oui, ils sont ennuyeux. J'aime les robots qui sont conçus pour faire le singe, avec lesquels on s'identifie et qui ne doivent pas nécessairement ressembler à des humains. Les attentes de comportement et d'actions suscitées par une apparence trop humanoïde provoquent de la déception ; elles sont distinctes lorsqu'on a affaire à une poubelle animée.

Face à ces développements, ressentez-vous plutôt de l'enthousiasme ou de l'inquiétude ?

Les deux.

Qu'est-ce qui vous inquiète le plus ?

Les entreprises, l'architecture de mesures incitatives et les problèmes politiques et économiques. C'est la gouvernance qui interpelle, pas la technologie.

manière, et elle s'exprime, en quelque sorte, par des méthodes excessivement manipulatoires.

Une monétisation « raisonnable » de ces applications est-elle envisageable ?

Oui, si les consommateurs parvenaient à comprendre la valeur de l'acquisition d'un compagnon artificiel et étaient prêts à déboursier suffisamment d'argent. Les robots seraient alors mis en vente et le tour serait joué. Croyez-vous que cela va arriver ? Impossible. Ce scénario serait pourtant idéal pour assurer la protection de la vie privée et éviter toute manipulation d'ordre émotionnel.

Beaucoup seront surpris à l'idée que certaines personnes en viennent à humaniser ces machines. Toutefois, nous sommes « programmés » pour cela. Absolument. Et cette tendance n'est pas

La dictée est-elle une exception française ?



La linguiste Julie Neveux, membre du collectif « Les Linguistes atterrées », a affirmé que la dictée était un exercice exclusivement français et que l'orthographe trop complexe était un « objet de discrimination sociale ».

LE FIGARO

ANALYSE

EUGÉNIE BOILAIT

C'est une sorte de délire national. Voici les termes employés, le 9 juin, par la linguiste Julie Neveux sur le plateau de l'émission « Quotidien », sur TMC, pour décrire le rapport de l'Hexagone... à la dictée. « Il n'y a que la France qui fait ça, c'est dingue », a poursuivi tout sourire la membre du collectif « Les linguistes atterrées », groupe à l'origine du tract « Le français va très bien, merci ». « Il n'y a que les Français qui font des dictées ? », s'est étonné le présentateur, Yann Barthès. « Mais bien sûr ! », a-t-elle réitéré avec assurance. A raison ?

Pas vraiment. La linguiste n'a d'ailleurs mis qu'un jour pour se dédire sur Twitter : « Seule la France, parmi tous les pays à alphabet latin, organise des concours de dictée... pour adultes ! », a-t-elle ainsi précisé.

Et pour cause. Les petits Français ne sont pas les seuls à apprendre l'orthographe par le biais de cet exercice. « Lorsque j'étais à l'école et pendant des années, j'ai eu beaucoup de dictées », nous raconte l'essayiste et helléniste italienne Andrea Marcolongo. « L'orthographe était très importante en Italie. Quand j'avais 16 ans, au lycée, tout texte écrit avec une erreur était considéré comme presque nul, l'orthographe était aussi importante que le contenu. »

Et les habitants de la Botte ne sont pas les seuls à s'y plier. « J'ai moi-même vérifié dans cinq ou six manuels scolaires, italien, allemand, espagnol, portugais : la dictée est un exercice très banal dans ces pays », souligne l'écrivain et directeur littéraire aux éditions de l'Observatoire, Laurent Nunez. « Comment apprendre autrement aux élèves à tenir un stylo, à écrire proprement, à mémoriser les mots de leur propre langue qu'ils ne possèdent pas encore ? »

Les origines de la dictée

En réalité, c'est davantage au contenu de la dictée que la linguiste Julie Neveux souhaitait s'attaquer qu'à l'exercice qui n'en est que la manifestation. Son objectif réel est de dénoncer une orthographe « trop compliquée » devenue un « objet de discrimination sociale ». Selon elle, sa complexité provo-

querait une « insécurité linguistique » ressentie par de nombreux Français. En cause : le « système archaïque » de l'Académie française, ses « règles erratiques, délirantes » ou encore ses « boursoufflures faussement étymologiques ». Une langue discriminante, donc. Vraiment ?

« Jusqu'à l'Académie française (créée en 1635, NDLR), les règles d'orthographe n'existaient pas », explique Laure de Chantal, agrégée de lettres classiques et auteur de *La dictée, une histoire française*. « On peut voir des manuscrits des XVI^e ou XVII^e siècles dans lesquels le nom des auteurs n'est pas écrit deux fois de la même façon. C'est charmant, mais c'est rapidement illisible. Le fait d'avoir une orthographe fixe et commune, c'est aussi un grand souci d'égalité, pour se comprendre et se lire. » L'institution, vieille de plusieurs siècles, se porte donc garante de cette codification, devenue bien trop « poussiéreuse » pour Julie Neveux. Selon la linguiste, il faudrait régulariser cette orthographe pour qu'elle se rapproche de « la façon dont on parle ». Comment ? En mettant par exemple un « f » à néuphar ou en éradiquant la règle du participe passé avec l'auxiliaire « avoir ».

Langue parlée et langue écrite

Mais est-ce vraiment la solution ? « Ce qui amène de l'inégalité, c'est que certaines familles ont les moyens et la volonté d'entraîner davantage leurs enfants, et sont plus soucieuses de l'orthographe », précise Laure de Chantal. Ces différences ne doivent pas, selon elle, nécessairement amener à une simplification du langage : « L'orthographe nous confronte tous à de la difficulté. » Et la dictée peut, au contraire, nous permettre de la dépasser : « Cet exercice permet de reconnaître que l'on fait des fautes, et c'est grâce à cela que l'on progresse. »

Pour Laurent Nunez, cette proposition de simplification est surtout problématique car elle « condamne ceux qui la croient à ne jamais gravir les marches de la société ».

Par ailleurs, « la différence entre la langue orale et la langue écrite existe depuis toujours », tranche Andrea Marcolongo.

« Si on prend les textes de Cicéron, la langue est parfaite, sans une seule erreur. Or, la langue parlée était certainement différente. A Pompéi, on a retrouvé des graffitis avec de nombreuses erreurs. » Julie Neveux chercherait à mettre fin à des différences de registre qui ont toujours existé. « On n'utilise jamais une seule langue : il y en a plusieurs, avec plusieurs registres de communication », poursuit-elle. Ainsi, « il n'y a pas à rapprocher l'écrit de l'oral, mais à permettre aux élèves de passer sans problème de l'un à l'autre », surenchérit Laurent Nunez. D'autant que l'orthographe des mots a une histoire. En France, « on a une vision historique de la langue, donc à chaque époque, on intègre des civilisations », poursuit Andrea Marcolongo. L'idée ne devrait donc pas être de faire disparaître ce passé.

En résumé, la dictée est loin d'être exclusivement française car elle se retrouve dans différents pays (Italie, Portugal, Espagne, etc.). Par ailleurs, l'orthographe, c'est-à-dire la codification de la langue, est porteuse d'une histoire qu'il ne sert à rien d'éradiquer et qui n'empêche pas une grande liberté dans la langue parlée, différente de la langue écrite.

Si on prend les textes de Cicéron, la langue est parfaite, sans une seule erreur. Or, la langue parlée était certainement différente

Andrea Marcolongo

essayiste et helléniste italienne

”

ABONNÉS



Sur notre site, la bande-annonce du film « Her ».

Le fait d'avoir une orthographe fixe et commune, c'est aussi un grand souci d'égalité, pour se comprendre et se lire

Laure de Chantal

agrégée de lettres classiques

”